

L'absence du veilleur

Territoires de l'exil. Poésies 1952-2002 de Julien Dunilac. L'Âge d'homme, 175 p.

Le funiculaire de Julien Dunilac, L'Âge d'homme, 110 p.

François Paré

Numéro 205, novembre–décembre 2005

La disparition

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18194ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paré, F. (2005). L'absence du veilleur / *Territoires de l'exil. Poésies 1952-2002* de Julien Dunilac. L'Âge d'homme, 175 p. / *Le funiculaire* de Julien Dunilac, L'Âge d'homme, 110 p. *Spirale*, (205), 23–24.

L'ABSENCE DU VEILLEUR

TERRITOIRES DE L'EXIL. POÉSIES 1952-2002 de Julien Dunilac
L'Âge d'homme, 175 p.

LE FUNICULAIRE de Julien Dunilac
L'Âge d'homme, 110 p.

DANS UNE lettre du 9 avril 1952, adressée à Julien Dunilac (et reproduite dans *Territoires de l'exil*), Gaston Bachelard exprimait au poète suisse son admiration pour la « vaillance » de ses vers. Dunilac venait de publier *La vue courte*, un premier recueil de poèmes fortement inspirés par le ton et la forme régulière des strophes des symbolistes français chez qui il avait cueilli le goût des paysages. Peut-être Bachelard avait-il apprécié dans cette écriture la fragile présence des éléments naturels, alors que l'écrivain, patrouillant son territoire enneigé, se posait en « garde forestier » et en veilleur sur le « pays lacustre ». Lecture d'un certain helvétisme, la poésie était donc chez Dunilac l'expression d'un mode de vie menacé par des forces encore imprécises. Elle représentait la réplique des lan-

gages humains contre la disparition des ordres traditionnels dont le paysage suisse, par sa stature hivernale, était le garant.

Une éthique de la vie artisanale

Plus tard, dans ses huit romans comme dans la cinquantaine de dramatiques qu'il produira pour la radio, Dunilac reprendra sous de multiples formes les figures de la disparition qui étaient inscrites dans ses écrits inauguraux. De plus en plus, surtout dans les œuvres récentes, le manque envahira de ses simulacres la fausse plénitude de l'écriture. En dépit de l'amour qui se blottit dans sa « cathédrale d'air pur », la nordicité des montagnes du Jura n'arrivera guère à imposer l'éternité de ses lacis frileux aux

« choses ordinaires » qui continueront d'être emportées par l'absence. Profonde critique de la modernité postindustrielle et de ses licenciements généralisés, l'œuvre de ce poète et romancier majeur appartient à une certaine éthique de la vie artisanale et s'oppose ainsi aux profondes disjonctions qui hantent la mémoire des sociétés actuelles.

Ces deux dernières années, la préparation d'une grande anthologie poétique dont le titre, *Territoires de l'exil*, offrait à lui seul une lecture de cet espace disjonctif propre à notre monde, puis la publication en 2004 d'un court roman, *Le funiculaire*, où l'écrivain évoquait sous les formes fictives du procès-verbal et du journal le départ définitif du dernier wattman de la ligne de tramways alpins Moulins-Signal, attiraient notre attention sur la richesse singulière de



Les marcheurs n° 2, Emmanuelle Léonard, épreuve à développement chromogène, 50 × 75 cm, 2004.

l'œuvre de Julien Dunilac et sur son importance dans le corpus des littératures francophones.

Dans les premières œuvres poétiques, une sourde malédiction semblait venir de l'extérieur, d'un pays exogène, la France de toute évidence, « *là où des fleuves vont sans être de chez nous* ». Exilé, « *détenu sans prison* », néanmoins fidèle à son engagement, le poète y reconnaissait les siens « *à leurs mains éclatées* », à leur « *amour de neige* » et à leur endurance au-delà des frontières. Les textes rassemblés dans *Territoires de l'exil* restent fidèles à ces propositions de longue date.

La parcelle et le Tout

Jamais, cependant, le poète ne fait appel à un enracinement identitaire dont le repli sur soi et l'immobilité viendraient compromettre sa soif de lucidité et sa recherche d'un monde sans frontières : « *Je m'en vais yeux ouverts, dans les rues authentiques/pressant des pays qu'aucun pied n'a foulés.* » À la manière de J.M.G. Le Clézio et surtout de Philippe Jaccottet, Dunilac propose le renouvellement des thématiques traditionnelles associées au lyrisme symbolique. En découle une certaine détermination du sujet dont la prise de parole et l'engagement annoncent la défaite des « *grands seigneurs* » de la modernité et l'échec d'une société déshumanisée et vouée à la solitude. La violence de la « *terre rougie* » par les guerres et la mesquinerie des « *partis* » de l'ombre invitent en retour le doucteur holistique du poète-veilleur qui sait s'abstraire de toutes les dialectiques, car, maître du paradoxe, il peut épurer la nuit de sa lumière : « *J'écoute. Les chemins/déserts, la poussée/de l'herbe et de la sève,/toute chose à voix juste/dans l'éclat du silence./Toute chose devenue/parcelle de nous-mêmes/et nous éparpillés/dans toutes choses.* » Cette participation de la poésie à une « *écologie du réel* », pour parler comme Pierre Nepveu, renvoie à certains paradoxes insistants par lesquels le poète cherche l'adhésion de ses lecteurs, lesquels, imagine-t-il, errent toujours, « *trainant (leurs) pieds blessés* » dans les rues désertes de leurs villes respectives en quête des formes pures du sens.

C'est sur les ombres que la poésie cherche alors désespérément à dessiner les lieux de l'amour. Si l'harmonie promise par le poème semblait encore possible dans les premiers textes, centrés sur la rencontre avec la femme aimée, les tensions se font beaucoup plus déchirantes à partir de la publication de *Futur mémorable* en 1970. Dans cette œuvre, Dunilac reprend et intériorise les éléments épars d'une démarche qui avait semblé jusque-là reposer

sur l'intimité du pays et de ses paysages originels. Certes, l'évocation des lieux de naissance continue d'habiter de très nombreux poèmes. De son exil parisien, le poète cherche encore à « *franchir la passerelle* » au-delà de laquelle il retrouvera une « *fluide transparence* ». Cependant, cette fraternité entre le veilleur et son monde recèle le secret de ce qui, dans la permanence du souvenir, déclenche la souffrance des choses disparues. Dans ces moments de vulnérabilité, la surprise est amère : « *Loup faisant patte de velours/le soir du début de septembre/investit le lac et les tours :/On s'est encore laissé surprendre!* » Dès lors que les termes du paradoxe laissent entrevoir leur déchirure, se peut-il que la poésie puisse encore « *sceller de nouvelles alliances* », car le paysage tant aimé n'est plus que trace, vestige de sa disparition même ?

Comment faire pour retrouver la présence de ce qui a disparu ? La réponse à cette question cruciale n'est pas ce qu'on attendrait. En effet, c'est au cœur de la disparition, dans son histoire, que se trouve la clé de tout surgissement du sens. Dans ces moments d'une subtile lucidité, empreinte de tendresse, le poète change la figure du veilleur, dans laquelle il avait aimé se réfugier et vivre en marge des choses, en celle du dormeur, interloqué par ce qu'il voit, « *sans intermédiaire* », « *endormi/de ce sommeil/qui n'est plus présence/ni absence* ». Si le poète « *marche à tâtons/homme condamné à toujours attendre l'aube* », c'est que son travail de déchiffrement l'amène à se placer du côté des traces et c'est sur leur « *présence pressentie* » qu'il veille.

La tristesse du dernier wattman

Bien qu'il se situe sur un registre pseudo-journalistique, le dernier roman de Julien Dunilac évoque à son tour la marginalisation croissante des individus au profit des grands ensembles économiques. Cette dépersonnalisation est vécue à la fois sur le plan existentiel, puisque le quotidien est marqué par l'altérité, et sur le plan ontologique, dans la mesure où elle provoque une quête de l'essentiel.

Le héros du *Funiculaire*, déchu, a appris « *à vivre en sachant qu'il n'y a aucun espoir à attendre de nulle part* ». Son histoire assez banale entrecroise deux parcours du retrait, deux virages vers la disparition définitive. D'une part, après quarante-cinq ans de loyaux services, comme on dit, Basile ferme les portes du dernier funiculaire de la ville. Qui guidera dorénavant les hommes et les femmes vers la montagne du Signal ? Le wattman n'appellera plus les passagers au départ ; il ne veillera plus jamais

sur la ville et il n'en sera plus le passeur attiré. D'autre part, le même Basile se rend tous les jours à l'hôpital pour y voir Mélanie, son épouse mourante. Voilà l'autre transition majeure dans sa vie. « *Mariés trop tard* », ils n'ont pas eu d'enfants et leur amour s'est déployé « *à l'abri du tumulte des passions* ». L'image de la disparition inévitable de la gisante se mêle à l'anticipation du jour ultime où le wattman devra quitter les abords du funiculaire, l'abandonnant aux archives municipales. Il n'y a pas si longtemps, encore maintenant, on ne pouvait pas gravir la pente et relier les deux versants de la ville sans le mouvement familier du bras sur la manette. Ce geste comportait une valeur écologique, car il s'harmonisait à une certaine conception artisanale du travail et des relations humaines.

Bientôt, la voiture se mettra en marche toute seule, ne répondant qu'à l'appel désincarné de ses capteurs électroniques. De la même manière, la chambre de l'hôpital crépitera des signes de la disparition imminente. Comme le poète-veilleur des *Territoires de l'exil*, le wattman sait que tout réside dans le signal de ce qui disparaît et surtout de ce qui est appelé à naître de cette absence pressentie. C'est ainsi qu'avant même la mort de sa femme, Basile fera la rencontre amoureuse de Leila qui, par son statut d'immigrante kabyle, servira à son tour d'intermédiaire entre le monde de la présence et celui de l'absence.

Dans ses *Lectures du désir*, Raymond Jean disait du poète Paul Éluard qu'il avait cherché à faire valoir « *l'obscur dans le clair* » : « *Les choses les plus simples, les plus évidentes ne se révèlent alors que dans une lecture innocente qui accepte que la limpidité se fasse énigme* » (Seuil, 1977). Ce constat ne saurait mieux s'appliquer à l'écriture de Julien Dunilac. Dans sa poésie comme dans son œuvre romanesque, l'écrivain s'attache à déceler ce qui se cache au cœur des choses et des événements. Parfois, il parvient à se garder des signes de la mort qu'il libère ainsi de leur enveloppe quotidienne. Sa vigile et son « *parti pris de simplicité* » lui assurent alors une fragile ascendance sur le provisoire : « *Quelqu'un marche/à travers champs/fourmi noire/sur le papier du monde.* » À d'autres moments, l'enchantement du « *visible* » s'éteint, et le veilleur comme le wattman s'apprentent à s'éclipser, congédiés, relevés de leurs fonctions, « *au bord des larmes/au bord de la transparence* ». Cependant, rien n'est tragique dans ce paradoxe de la présence, car ces disparus ne nous confient-ils pas, par le biais de la littérature, les signes de leur imminente réapparition dans le monde ?

François Paré